

le commerce avait divorcé d'avec la langue française; dans les salons, on pastichait les Anglais avec frénésie. Nous nous assimilions par cette méthode hideuse qu'Edmond de Nevers a dénoncée: nous nous assimilions « par le mépris ».

La nationalité était livrée aux mains des défaitistes; l'excès même du dégoût lui inspira un jour la force de s'arracher à l'emprise de cette racaille. Du chaos tout un ordre nouveau a surgi. Nous avons retrouvé la fierté, et avec cette vertu fortifiante l'indispensable cohésion. Ni les préjugés, ni le malheur, ni l'astuce des persécuteurs ne sont donc assez puissants pour arrêter des frères qui se tendent les mains ! Ce prodigieux retour de fortune resterait inexplicable sans la présence de deux facteurs de survie : l'appel du devoir, l'appel courageux, persévérant, tragique parfois, d'une poignée des nôtres, les plus instruits, les plus clairvoyants, les meilleurs fils de la race; et, l'existence de forces obscures, incorrompues sinon incorruptibles, qui, faisant fonction de ferment d'union, saisirent la masse et la transformèrent presque à son insu. Ce ferment d'union, ç'a été, presque partout, et souvent presque exclusivement, les jeunes de bonne volonté, qui, frappés de l'opportunité de la réaction entrevue, se sont cramponnés à la tâche colossale et n'ont jamais désespéré de leur effort.

Vu l'éparpillement et l'isolement de nos compatriotes, l'unité nationale ne pouvait renaître qu'avec le retour de la confiance perdue; et seuls des services réels et désintéressés rendraient cette confiance possible. Or, pour répondre au cri d'alarme jeté par quelques hommes à la parole d'airain, qui est accouru pour prendre en main la défense des minorités? Sans la jeunesse, comment les sympathies nécessaires se seraient-elles groupées? d'où serait venu l'espoir d'abord, puis enfin les secours matériels? Il y a vingt